

**LA CAUSE PROVENÇALE
ET
FRÉDÉRIC MISTRAL**

A PROPOS DES FÊTES DE MONTPELLIER

**PAR
Eugène TAVERNIER**

Conseiller à la Cour d'Appel.

Aix - 1875

A PROPOS DES FÊTES DE MONTPELLIER

Lorsque, il y a près de 25 ans, quelques vaillants esprits, à la tête desquels se trouvait Roumanille, entreprirent de faire revivre la langue provençale, il y eut, dans le midi de la France un sentiment général de sympathie pour ces aimables poètes qui chantaient des airs si mélodieux et si doux dans la langue de nos pères. La fibre patriotique vibra, et nous fûmes fiers et heureux de voir, en Provence, se renouer la tradition des troubadours, et notre idiome maternel reprendre toute sa grâce, toute son énergie. Était-ce l'aurore d'une nouvelle période littéraire? ou plutôt ne devions-nous voir dans cette brillante éclaircie que les derniers beaux jours d'une littérature expirante? Les moins enthousiastes partageaient cette dernière impression. Et pourtant les congrès d'Arles et d'Aix vinrent accentuer ce mouvement de régénération, et l'impulsion donnée produisit des résultats inespérés. Le petit groupe d'élite conduit par Roumanille, ce poète à l'âme ardente, au cœur généreux et chrétien, aux accents entraînants, devint bientôt une pléiade de jeunes félibres dignes de leur chef, qui montrèrent à la France entière que l'arbre provençal était plein de sève et que ses vigoureux rejetons ne demandaient que de l'air, de la lumière et de la liberté pour pouvoir étaler la riche et abondante moisson de fleurs écloses au chaud soleil de notre Midi. Les félibres eurent alors leur tribune et leur organe officiel. Sous un titre modeste, l'Armana provençau devint le lien puissant qui réunit les aspirations et les efforts de ces âmes hardies qui protestaient avec courage et éloquence contre l'oppression de la langue maternelle.

Cette publication annuelle donna de la cohésion, de l'unité aux travaux de la pléiade, et une direction habile, intelligente, vint couronner tant d'ardeur par un succès qui surprit même les plus convaincus. Ce qui contribua ainsi à activer cette impulsion, ce fut, la communauté de sentiment et d'impression établie entre les collaborateurs de l'Armana et les populations méridionales plus rapprochées d'Avignon, centre du mouvement. Nos félibres parlaient une langue aimée, trop longtemps condamnée à de moins nobles usages. Aussi, en pénétrant dans les mas, dans les champs et les montagnes, ce petit livre qui s'adressait dans un idiome familier aux instincts les plus élevés de l'âme, en même temps qu'il inspirait l'amour du bien, répondait au besoin le plus impérieux pour tout cœur provençal, l'amour du foyer et de la langue maternelle. Tout le monde connaît l'influence heureuse qu'eut et qu'a encore cette publication au point de vue social. Nos modernes troubadours maintinrent dans le cercle de leurs lecteurs, qui alla tous les jours s'agrandissant, les traditions de foi et de patriotisme, et nos campagnes furent préservées de ces doctrines matérialistes et impies qui devaient être si funestes à la France.

Mais le réveil de la littérature des félibres déjà si riche de l'œuvre de Roumanille, d'Aubanel, de Gant et de tant d'autres charmants poètes, allait bientôt, par un coup d'éclat, signaler au monde intellectuel la vitalité et la puissance de la langue provençale. A une époque où l'inspiration élevée semblait faire défaut à la France poétique, une œuvre excita dans l'Europe entière un cri d'admiration, Le plus grand

poète français, avec le prestige et l'autorité de son nom, Lamartine, fit connaître à la France étonnée un génie inspiré, chrétien, original, qui, venant, dans une langue, jusqu'alors méprisée, de s'élever aux plus hautes cimes de l'idéal en chantant les amours d'une jeune fille de Crau. Frédéric Mistral était plus qu'un poète. En invoquant, le Christ pour enflammer ses chants, il affirmait en même temps que sa foi de chrétien sa foi en la cause provençale. Comme un preux d'autrefois, il combattait pour Dieu et la patrie: pro aris et focis, et l'arme dont il se servait, sa Durandal à lui, c'était sa belle langue grandie par son pur et mâle génie, dans un siècle de scepticisme, où la théorie de l'art pour l'art menace d'arrêter tout essor, d'éteindre toute flamme, comment s'étonner qu'un homme de foi ait été animé d'un souffle si ardent qu'il ait atteint les sommets les plus élevés. *Mirèio* n'était pas seulement pour lui la création aimée de ses rêves. Son poème, c'était la Provence, abaissée maintenant, qu'il voulait relever en gloire et en honneur.